

Gestes d'humanité parmi les belligérants de 1914-1915

Autor(en): **Bonet-Maury, Gaston**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Wissen und Leben**

Band (Jahr): **15 (1914-1915)**

PDF erstellt am: **27.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-750310>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

GESTES D'HUMANITÉ PARMI LES BELLIGÉRANTS DE 1914—1915

La belle devise *Inter arma Caritas*, inscrite en tête de ses lettres par la Société de la Croix rouge de Genève, m'a suggéré une idée peut-être chimérique, celle de rechercher sur ces champs de bataille, où font rage les passions de haine et les forces dévastatrices, si l'on n'apercevrait pas çà et là quelques gestes de pitié et d'humanité. Il serait par trop désespérant, que vingt siècles de civilisation aient abouti à tant et de si extraordinaires actes de barbarie sans exception. Voici ce que j'ai trouvé, en dépouillant des journaux français, allemands et anglais.

L'honneur d'avoir exercé la pitié, sans peur et sans défaillance, revient au corps sanitaire: médecins, infirmiers des deux sexes et brancardiers. Les témoignages s'accordent à dire que les médecins allemands ont soigné nos blessés, comme nos majors soignent les leurs, avec un dévouement inlassable. Tous nos grands opérés, revenus d'Allemagne, leur rendent justice. Parfois même, quand il s'agissait d'officiers grièvement atteints, les majors allemands ont fait preuve d'une réelle délicatesse de sentiment. Je citerai, par exemple, la lettre écrite par le major Geissler à M^{me} Pierre-Paul Leroy-Beaulieu, pour lui annoncer la mort glorieuse de son mari, capitaine d'artillerie, à la bataille de Crouy (devant Soissons).

„Très honorée Madame, c'est avec l'expression de la plus „profonde condoléance, que j'ai l'honneur de vous faire part de „la mort de votre mari. Il est mort des suites d'une blessure qu'il „a reçue à la tête, en combattant avec la bravoure d'un héros. „L'enterrement a eu lieu aujourd'hui, avec les honneurs militaires. „La tombe a été ornée d'une croix et marquée du N^o 76. La „bénédictio n a été donnée par le prêtre catholique de notre divi- „sion. Je m'incline avec admiration devant la vaillance de ce cama- „rade combattant héroïquement et jusqu'à la dernière extrémité „pour sa patrie. — Ce m'est une douleur que notre science médi- „cale, qui, bien entendu a tout fait pour lui venir en aide, n'ait „pu réussir à conserver cette vie si précieuse pour les siens.“ (13 janvier 1915.)

De telles paroles font honneur non seulement à l'officier français qui en fut l'objet, mais au médecin qui l'a soigné et à tout le corps médical allemand.

Et que dire du courage de nos brancardiers, de nos majors, qui s'en vont la nuit, et même le jour relever les blessés au péril de leur vie? Cette intrépidité a souvent tenu en respect l'ennemi; un curieux exemple, tiré d'une lettre d'un soldat français à sa famille (21 janvier 1915): „Nous étions à cent mètres des tranchées „allemandes devant Montauban (Somme). Plusieurs de nos blessés „étaient restés étendus près des réseaux de fils de fer allemands et, „naturellement, devant la fusillade incessante des Boches, à laquelle „nous répondions, il était impossible de s'aventurer hors de nos tran- „chées. La nuit se passa assez tranquille.

„Le lendemain, prévenus de la situation, deux brancardiers, „dont un séminariste, vinrent dans les tranchées de la première „ligne avec un brancard. Sans prévenir personne, ils sortirent „tranquillement et se dirigèrent vers les lignes ennemies, le sémi- „nariste agitant un drapeau de la croix rouge. Instantanément la „fusillade s'arrêta de part et d'autre et, quelques minutes après, „trois officiers allemands sortirent de leurs tranchées et marchèrent „au-devant de nos braves. „Que venez-vous faire?“ disent-ils à notre „séminariste. „Relever des blessés du combat d'hier, qui n'ont pas „pu rejoindre nos lignes.“ „C'est très bien, mais si vous étiez „venus hier, nous aurions tout aussi bien cessé la fusillade.“ — „Alors, l'un d'eux lui serra la main en ajoutant: „Vous êtes un „brave! et nous vous donnerons une demi heure, pour accomplir „votre tâche.“ Tout cela fut dit en excellent français. Pendant ce „temps, des soldats allemands, montés sur le parapet de leurs tran- „chées, applaudissaient et agitaient frénétiquement leurs bérets.“

Après les médecins, voici les officiers de marine. Ceux-ci, même des Allemands, malgré les instructions brutales données par le haut commandement, ont conservé les traditions humanitaires de la marine, d'après lesquelles, dès qu'un ennemi est à la mer, il est considéré comme un vaincu ou un blessé qu'on doit sauver. Tous les capitaines de vaisseau allemands ne sont pas, grâce à Dieu, comme ceux des sous-marins qui ont torpillé le *Falaba* et le *Lusitania*, sans avertissement, et sans laisser aux passagers civils, aux femmes et aux enfants, le temps d'embarquer

dans les bateaux de sauvetage. Voici le témoignage que leur a rendu un marin du contre-torpilleur français, le *Mousquet*, coulé en rade de Pinang, par le croiseur *Emden*, dans une lettre à sa famille : „Figure-toi une mouche qui se battrait avec un cheval, c'était fatal „que l'on succombe ! Nous avons fait notre devoir, qui était de se „défendre. Dans l'espace de 30 secondes, il n'y avait plus de canon. „Sur 81 que nous étions à bord, il y a eu 50 morts, 16 blessés, „15 intacts, dont moi. C'est un miracle ! Que veux-tu ? on était „certain de mourir, pourquoi avoir peur ? L'*Emden* a tiré tant que „le *Mousquet* a été sur l'eau ; c'est lui qui a recueilli les survivants, „à savoir 35, dont 4 sont morts des suites de leurs blessures. — „Nous avons été reçus comme des amis. Nous étions nus, ils „nous ont habillés ; ils nous ont donné à manger. Tous les officiers „étaient au „Garde à vous“ et nous saluaient au fur et à mesure „que nous embarquions. Ils nous demandèrent pourquoi on n'avait „pas hissé un pavillon quelconque pour faire des signaux ; alors on a „tous répondu en chœur : „Parce qu'on ne voulait pas se rendre !“ „ — Le commandant de l'*Emden* n'a rien dit, mais il avait les „larmes aux yeux. Enfin, il nous a envoyés dans un territoire „hollandais.

Ai-je besoin de rappeler que sur ce point la marine anglaise a donné le plus bel exemple ? Toutes les fois, chose rare, que les croiseurs et cuirassés allemands ont osé affronter la flotte britannique et qu'ils ont eu des unités coulées, les Anglais, même sous le feu de l'ennemi, se sont efforcés de sauver les matelots allemands tombés à l'eau.

J'en viens aux belligérants des armées de terre. Là aussi, il est arrivé, mainte fois, que des officiers et des soldats, de l'un ou l'autre camp, ont fait trêve à la fureur du combat pour exécuter des gestes de pitié et d'humanité. Voici d'abord des gestes de Français : „Nous avons fait sauter, le 10 mars, au matin“, écrit „un lieutenant d'infanterie à son père, „une sape sous les tranchées „allemandes, à vingt mètres de nous. Ils ont été obligés de reporter „leur première ligne à trente mètres en arrière et ont eu pas mal „de tués. A vingt mètres de nous était resté un blessé allemand ; „naturellement j'avais interdit qu'on l'achevât. Je comptais qu'il „serait emporté pendant la nuit ; mais le matin, le pauvre diable „était encore là. Je me suis rendu alors dans la tranchée la plus

„proche et j'ai crié aux Allemands de venir chercher leur blessé,
„que nous ne tirerions pas. Après quelque hésitation, quatre
„d'entre eux sont sortis et sont venus le prendre. Il y avait dans
„la tranchée ennemie plusieurs officiers. Ils se sont montrés alors,
„en même temps qu'une cinquantaine d'hommes, ils nous ont salués
„très bas et nous ont fait une ovation!“

On pouvait lire, dans le *Temps* du 12 décembre 1914, la lettre d'un officier allemand, adressée à un général français et trouvée dans la maison de campagne de M. Charles Benoît (près Meaux) et ainsi conçue: „Votre Excellence a bien voulu donner une
„preuve de sa bienveillance et de sa charité, en nous faisant un
„envoi d'eau et de plusieurs...¹⁾ Au nom des officiers blessés,
„des officiers de santé et des hommes de troupe, nous vous
„exprimons nos plus profonds remerciements. Par ses soins empressés,
„Votre Excellence nous a donné le témoignage de son humanité;
„elle a ainsi fait germer dans nos cœurs une gratitude infinie.
„Les Allemands ont toujours reconnu dans le peuple français un
„fier adversaire, digne de la plus haute considération, plaçant tou-
„jours au premier plan de ses considérations les questions d'humani-
„té et de civilisation. Les soldats allemands sont animés des
„mêmes sentiments et — s'il s'en est produit — ils regrettent
„profondément les faits qui leur sont reprochés, faits dont la respon-
„sabilité morale retomberait par dernière analyse sur tous les
„citoyens et tous les soldats allemands.“

Depuis la date, à laquelle furent écrites ces lignes (mi-septembre 1914), un très grand nombre de méfaits et même de forfaits sont venus, hélas! démentir ces marques de gratitude et ces vellétés d'admiration des Allemands à l'égard des Français; mais cela n'empêche pas que ces sentiments sont partagés par une élite d'officiers.

Mais voici un épisode qui a sans doute plus de valeur que des paroles; car ce sont des gestes spontanés de pitié entre soldats belligérants. C'était pendant la bataille de la Marne. Un réserviste, du nom d'Aubry, la cuisse brisée par un éclat d'obus, gisait blessé sur le champ de bataille de Nanteuil-le-Haudouin. Il resta là, toute la nuit, sous une pluie de balles, souffrant et perdant son sang. Au matin, il entendit les pas d'une patrouille:

¹⁾ Ici la lettre était déchirée.

c'étaient des Allemands qui arrivaient, attirés par ses gémissements, mais dont quelques-uns paraissaient prêts à se ruer sur lui. Cependant, parmi eux, il y avait deux hommes à cheveux gris. Le blessé se tourna vers le plus âgé des deux et lui montra l'alliance qu'il portait au doigt et, soulevant sa main au-dessus du sol, lui fit comprendre qu'il avait un petit enfant. Le soldat de „landwehr“ comprit et, écartant ses camarades, entama une conversation avec le Français: „Toi marié? père?“ — „Eh bien! moi grand-père, cinq fils soldats. — Toi blessé?“ — Et le vieux, coupant le pantalon du fantassin français, lui fit avec son propre pansement un nettoyage sommaire de la plaie. Puis au son du canon il s'éloigna, mais à cinquante mètres de là, une balle française lui traversa l'épaule. Quand, plus tard, vinrent les brancardiers, ils relevèrent Aubry et le soldat allemand. Le hasard les fit se retrouver à l'hôpital de Rouen, leurs lits sont côte à côte et le vieil Allemand, très fier de son geste, répète volontiers: „Moi grand-père; alors pas voulu le laisser tuer!“

N'est-ce pas là un cri d'humanité vraie, plus fertile que les fureurs attisées par ordre et que la méthode de terreur prescrite par l'état-major allemand? On pourrait multiplier les exemples de ce genre. Mentionnons seulement, pour finir, le fait bien constaté, que, à la veille de Noël, Anglais et Allemands, par un accord tacite ont cessé le feu pendant quarante-huit heures. Des soldats des tranchées opposées sont sortis sans armes, à la rencontre les uns des autres, ont échangé des cigares et des paquets de tabac. A certains endroits, même des officiers des deux armées belligérantes ont accompagné leurs hommes et ont échangé des saluts pleins de courtoisie. Et cette nouvelle *Trêve de Dieu* a eu lieu sur la plupart des points de contact entre les lignes anglaises et allemandes. Peut-être, en cette occurrence, le facteur religieux a-t-il joué un certain rôle à l'appui du sentiment d'humanité; on sait en effet que Noël est la grande fête chrétienne, chez les protestants d'Allemagne et de Grande-Bretagne.

On trouve une confirmation de ces gestes de bonne volonté humaine dans une page du livre allemand, récemment paru et qui a pour titre: *J'accuse*¹⁾: „De toutes les lettres arrivées du front, „écrit l'auteur, il ressort que les sentiments de haine et de vengeance

¹⁾ Page 320.

„sont inconnus dans les tranchées (ce sont des œufs de vipère, „couvés dans les salles de rédaction surchauffées des journaux.) „De tranchée à tranchée opposée, on noue des relations ami- „cales. On se rend des visites, *on se fait de petits cadeaux, on „échange des poignées de main*

„Et puis, on retourne dans la tranchée et l'on se fusille, — „par ordre supérieur! N'est-ce pas incroyable?

„Si l'on ne savait pas, depuis longtemps, qu'aucun des deux „peuples belligérants n'a voulu la guerre, qu'elle a été voulue et „provoquée par quelques centaines, au plus par quelques milliers „d'hommes criminels, ces relations fraternelles entre les tranchées „fourniraient la preuve qu'il n'y a aucune animosité entre les „peuples. — Mais, justement parce que cela pourrait diminuer „l'énergie des combattants, le haut commandement allemand a „interdit ces relations par les ordres les plus rigoureux. — Mais, „tous ces ordres militaires ne serviront à rien. La vérité est en marche. „Chaque heure, chaque journée nous rapproche de l'aube de la lumière „Et quand même ces messieurs de derrière le front ne le voudraient „pas, il faudra qu'à la fin ils cèdent.“

Que conclurons-nous de tous ces faits? C'est que la guerre, du moins sur le front occidental, malgré beaucoup d'atrocités, n'est pas, comme naguère dans les Balkans, une guerre de race, ni une guerre de religion. Les soldats allemands, quand ils ne sont pas fanatisés par leurs chefs, ou enivrés d'alcool, ne sont pas animés d'une haine innée contre les Français. Les plus intelligents d'entre eux ont compris que cette guerre avait été entreprise par les souverains plutôt dans un intérêt politique que national.

Les troupes allemandes dans les départements français qu'elles occupent ont, quand elles étaient livrées à elles-mêmes, donné spontanément maintes preuves d'humanité et même de sollicitude à l'égard des habitants en détresse. On a vu des soldats partager leurs provisions avec les femmes et les enfants dépourvus; en certains cas même, ils ont appelé leur médecin-major pour venir en aide, faute de sages-femmes, à des femmes françaises sur le point d'accoucher. On peut dire, en thèse générale, que le soldat allemand, surtout celui de „landwehr“, vaut mieux que ses officiers, dont la plupart sont imbus des idées brutales de Bernhardt et exécutent sans pitié les prescriptions du *Manuel pour l'officier en*

campagne, publié à Berlin (1902) et qui était en flagrante contradiction avec les règles de la première conférence de La Haye (1899 et 1907). Dans le camp français, au contraire, tous nos officiers, depuis le général en chef jusqu'aux sous-lieutenants, sont d'accord pour observer les conventions de Genève et de La Haye et maintenir les traditions chevaleresques de l'armée française.

En somme, c'est dans le corps sanitaire et dans la marine que les vieilles traditions d'humanité et de courtoisie se sont le mieux conservées, chez les belligérants. Il ne faut donc pas désespérer des mœurs militaires des Européens au XX^{me} siècle. Une certaine caste militaire et féodale s'efforce en vain de nous ramener aux procédés barbares du moyen-âge et de la guerre de Trente ans; la conscience du peuple armé, la courtoisie des marins et la sagesse des médecins maintiennent les droits de l'humanité et de la charité même au sein de la guerre la plus violente.

PARIS

GASTON BONET-MAURY



HERBST

Von FRITZ ENDERLIN

Fein bist du, zartes Lieb!
Durchscheinend ist deine Hand
Wie die bläuliche Luft vor den Bergen.
Dir rieselt dein Blut durch die Adern
In dünnen Strängen
Dem Silberbächlein gleich,
An dem ich ruhe.
Kühl ist deines Leibes Schnee
Wie das weiche Moos mir am Busen.
Aber schmuck bist du und morgenfrisch
Wie die Bäume auf Wiesen und Feldern.
Ach! Ohne Früchte stehen sie heuer,
Und die Blätter fallen vor der Zeit.
Liebchen, es schauert mich!

